

**Zeitschrift:** Bulletin de la Société Neuchâteloise des Sciences Naturelles  
**Herausgeber:** Société Neuchâteloise des Sciences Naturelles  
**Band:** 72 (1949)

**Artikel:** Croissants lunaires des stations de l'âge du bronze et religions primitives de l'Asie antérieure  
**Autor:** Delachaux, Théodore  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-88797>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 15.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CROISSANTS LUNAIRES DES STATIONS DE L'AGE DU BRONZE ET RELIGIONS PRIMITIVES DE L'ASIE ANTÉRIEURE

par

THÉODORE DELACHAUX

AVEC 16 FIGURES<sup>1</sup>

---

Peu d'objets ont donné lieu à autant de discussions et de controverses que ces croissants d'argile, trouvés dans nos stations lacustres, et si nous nous aventurons, à notre tour, à prendre position dans ce débat, c'est que nous pensons apporter quelques faits nouveaux, capables d'appuyer une opinion qui n'est pas nouvelle en soi, mais que nous voudrions soutenir et préciser au détriment d'autres qui ont été acceptées par un grand nombre de préhistoriens.

Nous devons un travail d'ensemble de la question depuis ses origines à M. le professeur Otto TSCHUMI, de Berne, travail excellent, paru en 1912, dont la première partie est un aperçu historique très complet, tandis que la seconde donne la description des pièces du Musée de Berne.

En 1858 le Dr Ferdinand KELLER, de Zurich, le père des études sur les palafittes, annonça dans le 2<sup>e</sup> rapport la présence, dans la collection du Dr SCHWAB, à Bienne, de deux douzaines de croissants lunaires qu'il nommait *Mondbilder*. Il voyait dans ces curieux objets, ainsi que dans ceux découverts quelques années auparavant dans une station terrestre du canton de Zurich et qui étaient sculptés dans de la pierre, des objets ayant trait au culte de la lune. Il appuyait cette manière de voir par la figuration de la lune sur des monnaies gauloises, d'autre part sur un passage de PLINE au sujet des Druides.

En 1873 surgit une nouvelle interprétation de l'emploi de ces objets, interprétation empruntée à l'ethnographie. L'idée lancée par PERRIN dans la *Revue savoisienne* trouva en DESOR un fougueux propagateur. L'idée d'objet de culte n'avait-elle pas été choisie parce qu'on n'assignait aucun emploi utile? Puisqu'on trouvait un parallèle dans les chevets employés de nos jours par beaucoup de peuples sauvages, il était tout naturel d'adopter cette façon de voir. Les chevets ou oreillers de bois étaient en usage dans le monde entier et on les trouvait déjà chez les anciens Egyptiens. PERRIN en excluait cependant toutes les pièces qui étaient trop petites ou dont la base était trop faible.

<sup>1</sup> Conférence faite à la Société neuchâteloise des Sciences naturelles, le 12 décembre 1947.

L'école italienne accepta complètement son idée, répandue par DESOR.

Cependant le Dr V. GROSS, de La Neuveville, revint à la première idée émise par KELLER pour ne voir dans les croissants autre chose que des talismans protecteurs, et G. de BONSTETTEN, en 1883, examinant le matériel du Musée de Berne, crut reconnaître d'une part dans certaines pièces le sommet d'une tête de Taureau aux cornes courtes et trapues, de l'autre des objets moins bien imités, représentations plus maladroites peut-être de la même idée. BONSTETTEN y voyait des objets symboliques d'un culte oriental voué au Taureau et à la Vache, divinités cornues dont les derniers vestiges se retrouvent dans ces crânes de bœufs que les paysans de la Savoie, de l'Italie et de la Suisse placent encore aujourd'hui au-dessus de la porte de leurs étables pour protéger le bétail contre les maléfices et le mauvais œil.

En 1888, on découvrit une station terrestre au sud du lac Balaton, en Hongrie. Il s'y trouvait des objets semblables à nos croissants. Mais une nouvelle interprétation vit le jour ; on était en présence de chenets de foyer ! On trouva dans la contrée, chez les habitants actuels, des objets similaires servant encore présentement de chenets !

Nouvelle complication... A Oedenburg, des fouilles mirent au jour des croissants d'argile datant du premier âge du fer et dont les cornes se terminent en têtes de Béliers ou de Taureaux. Otto MÜLLER proposa alors d'appeler ces objets des idoles lunaires, eu égard aux têtes d'animaux.

PARIBENI, en 1904, jeta un jour tout nouveau en émettant l'idée que ces croissants n'étaient autre chose que des cornes de consécration, telles que celles décrites par Arthur J. EVANS pour les stations préhistoriques de la mer Egée, en particulier celles de Knossos, en Crète.

HÆRNES, de son côté, en 1909, émit l'opinion que les croissants trouvés dans les habitations, d'aspect plus massifs, devaient être des chenets de foyer, tandis que ceux, plus légers, trouvés dans les tombes, étaient des copies symboliques de ces derniers. Il est probable que l'on doive au prestige personnel du savant viennois le fait que cette façon de voir l'a emporté pendant de longues années dans l'esprit des préhistoriens, et cela tout particulièrement dans les pays de langue allemande.

DÉCHELETTE, le grand préhistorien français, par contre, avait admis l'idée des cornes de consécration et publia une enquête très poussée dans son « Manuel d'archéologie », tome II, paru en 1910. Il fut le premier à rechercher des analogies plus précises dans le temps et l'espace. Il détruisit l'idée du chevet par des raisons péremptoires : fragilité de la matière employée, minceur de l'appui qui très souvent n'a qu'un centimètre et se trouve fréquemment muni d'une ornementation en relief, instabilité du pied, dimension qui serait trop exigüe pour une tête, même celle d'un enfant.

Sa conviction était faite qu'il s'agissait de cornes de Taureau. Le fait que les cornes de consécration crétoises étaient beaucoup plus anciennes pouvait faire douter qu'on eût affaire aux mêmes objets ; mais dans la province d'Almeria, en Espagne, on a trouvé un autel

identique à ceux de la Crète et datant du début de l'âge du bronze. L'île de Majorque et la Sicile fournirent d'autres preuves semblables. Pour ceux qui ne croyaient pas à la similitude entre les cornes simples et celles qui présentaient des têtes d'animaux cornus, DÉCHELETTE donna l'exemple de Lengyel, en Hongrie, où les deux types se retrouvent côte à côte.

Contentons-nous, pour le moment, de ce bref aperçu qui suffit à montrer les fluctuations des discussions et leurs résultats, et envisageons toute la question sous un autre angle : celui des religions primitives à partir du Néolithique. Cela nous conduira à examiner le décor de nos croissants lacustres, ce qui, à ma connaissance, n'a pas été étudié. Dès son premier rapport où il parle de ces objets, Ferdinand KELLER dit simplement que le décor géométrique de ces cornes est identique à celui de la poterie de l'époque ! Cela est vrai pour un certain nombre de pièces, mais non pour le plus grand nombre de celles récoltées chez nous.

La poterie de l'âge du bronze est faite d'une terre fine, d'un noir lustré et poli ; elle est mince et généralement bien cuite. Il est vrai qu'il y a aussi une vaisselle de cuisine plus fruste et de tradition néolithique. Ni dans l'une, ni dans l'autre ne se trouve un décor fait au moyen d'un, de deux ou de trois doigts traînés en les appuyant sur la terre crue et molle, en suivant le pourtour et en les entrecroisant parfois. Il y a surtout des yeux en creux, faits avec le doigt qui tourne sur lui-même. En un mot ce décor est concave, avec des arêtes peu prononcées. Il y a des parties ajoutées, sortes de guirlandes retouchées de petites incisions et qui tombent assez facilement parce que mal collées. Au reste ces croissants sont bâtis autrement qu'une poterie qui demande beaucoup de soins. Je dirais qu'ils sont faits par quelqu'un qui n'est pas du métier !

En plus de cela, beaucoup de ces pièces ne sont pas cuites au feu ! Si elles le sont, c'est souvent partiellement et de façon inégale ; elles ont probablement été brûlées dans un incendie.

Quelles conclusions allons-nous tirer de ces faits ?

Il me souvient qu'en étudiant en Angola des foyers dans une habitation Kwanyama, j'en remarquai de deux sortes. Les uns étaient formés de marmites en terre, retournées, au nombre de trois (vieilles marmites fêlées et hors d'usage). D'autres consistaient en trois cônes tronqués, de la forme de nos pots à fleurs, mais pleins, et cette forme ne se trouve pas parmi les diverses pièces de poterie usitée. Le premier fourneau potager est celui de la femme pendant la première phase de son mariage, le mariage sur le plan de la famille. L'autre est celui qui est donné au ménage lors de la cérémonie sur le plan de la tribu, trois ou quatre ans après la première cérémonie. Or, chez les Kwanyama, ce second foyer est fait par un homme spécialement choisi. Celui-ci doit être circoncis (car la circoncision était générale dans ce peuple anciennement, mais est en diminution actuellement). Nous n'avons pas pu savoir le rituel de la fabrication de ce foyer ; mais certainement qu'il en existe

un. Par contre, la poterie usuelle est fabriquée par des femmes, les femmes de certaines familles plus spécialement. Elles ont aussi leurs traditions et secrets de fabrication.

Ces faits ne seraient-ils pas à mettre en parallèle avec l'observation que nous avons faite à propos de la décoration spéciale des croissants lacustres ? Cela ne nous permet-il pas de penser que ces croissants ont été faits à l'occasion d'une consécration rituelle et que leur forme et leur décor insolite en soient la preuve ? Oh ! je suis le premier à ne pas assurer la chose ; mais j'incline cependant à y voir un fait non négligeable.

Essayons maintenant d'esquisser les connaissances que nous avons des croyances et des religions dont les origines remontent certainement au début de l'époque néolithique. Ne précisons pas la chronologie qui est très relative et disons que nous remontons à peu près au début du quatrième millénaire. Les croyances ont dû se modifier après l'ère des civilisations de peuples chasseurs, tels qu'étaient les Magdaléniens. Les nouveaux habitants qui sont devenus des éleveurs de bétail et des agriculteurs ont dû se faire d'autres opinions sur les phénomènes naturels ; car l'humanité a toujours cherché à s'expliquer les forces naturelles, tantôt favorables, tantôt nuisibles à l'existence humaine. Ce furent tout d'abord des éleveurs de bétail, forcés au nomadisme. L'agriculture, par contre, a obligé les hommes à se fixer. De là des variantes possibles entre les deux formes et l'on parle de semi-nomadisme. Puis il y a aussi à considérer l'espèce animale domestiquée : la chèvre, le mouton, le bœuf, le cheval, le renne, et d'autres encore (je ne cite le chien que pour être plus complet, car c'est grâce à lui, croit-on, que les autres animaux ont pu être apprivoisés). Quant au chat, c'est lui qui a domestiqué l'homme, dit-on !

Cette diversité des animaux nous fera comprendre la diversité des dieux primitifs et leurs substitutions lorsqu'ils passent d'un peuple à l'autre. Parmi les très vieilles civilisations, nous avons celle de l'Égypte. Un critère sera pour nous l'emploi du cuivre et ensuite du bronze, et, en ce qui concerne l'Égypte, c'est bien le plus ancien. Mais l'Égypte est située de telle façon que son influence a été retardée.

La Mésopotamie, la grande plaine des deux fleuves, du Tigre et de l'Euphrate et de leurs affluents, pays d'une fertilité légendaire, était bien placée pour irradier ses voisins dans toutes les directions. Très tôt déjà ses richesses ont fait envie à des peuples plus barbares, surtout des nomades montagnards du nord. D'autre part les échanges commerciaux ont commencé très tôt aussi, avec la Syrie et l'Asie Mineure, et de là avec les pays méditerranéens.

Pendant au moins deux millénaires ces pays de l'Asie Antérieure et l'Égypte ont évolué, tandis que notre Europe restait presque entièrement en dehors de ces courants. Quand il y a eu des invasions, elles arrivaient atténuées chez nous et ne pouvaient nous apporter que peu de choses nouvelles. C'était parfois une forme ou un décor nouveau de poterie, une forme nouvelle de hache.

Cependant que nos ancêtres vivaient en barbares en de petits hameaux, l'Orient possédait déjà de grands centres, des villes considérables, régies par des lois remarquables inscrites sur des tablettes de terre cuite.

Il y a une vingtaine d'années seulement que la ville d'Ur a été redécouverte et nous a fourni des documents irrécusables et d'une importance énorme. Les tombes royales d'Ur remontent à 3500 ans avant J.-C. environ.

Les îles Egéennes, Chypre et la Crète nous ont révélé des civilisations étonnantes au début de l'âge du cuivre, remontant au III<sup>e</sup> millénaire. L'Asie Mineure, ainsi que la Grèce, sont connues et nous frappent par leurs interdépendances, les contre-coups de leurs civilisations les unes sur les autres. Les mythologies des divers peuples se sont mêlées et sous des noms divers nous retrouvons les mêmes dieux, les mêmes déesses.

Allons maintenant à la recherche du Taureau et consultons les sources écrites anciennes, avant de revenir aux objets et aux monuments eux-mêmes.

*Grand Taureau, Taureau sublime, qui foules l'herbage pur,  
Qui vas par la campagne, apportant l'abondance,  
Qui cultives les céréales, qui réjouis les champs,  
Mes mains pures ont sacrifié devant toi !*

Cette incantation devait être murmurée à l'intérieur de l'oreille droite du bœuf par le canal d'un roseau aromatique. Le rituel dont ce texte est tiré figure sur des tablettes décrites par THUREAU-DANGIN dans « Rituels accadiens » ; il décrit l'immolation d'un taureau qui symbolise le Taureau céleste.

Il faut en outre que l'animal « soit sans défaut, noir, aux cornes et aux sabots intacts, depuis la tête jusqu'à l'extrémité de la queue ».

Le caractère agricole de la cérémonie s'accuse, entre autres, du fait que des divinités agricoles assistent au sacrifice. Ce texte est en sumérien et en accadien.

« Ce Taureau céleste dut avoir une ample, une prestigieuse histoire dont nous n'entrevoions, malheureusement, que quelques délinéaments. Comme de juste, c'est en Sumer que nous apparaît tout d'abord sa vaste personnalité. » (Ch. AUTRAN, p. 65).

L'image du Taureau nous apparaît à Tell-Kafagé, dans le plus ancien sanctuaire actuellement connu. Elle voisine avec une représentation de la Déesse-Mère, la Terre, bien entendu. Cette association que nous retrouverons dès lors n'a désormais plus lieu de nous surprendre.

Le grand culte de fécondité, qui date de la plus haute époque sumérienne, se manifeste, en effet, précisément par l'image de ce quadrupède et par les Déesse-Vaches, telles que Nin-Sun, Ištar et leurs éditions locales variées.

Le langage atteste ces faits. En sumérien même *gu(d)*, nom du bovidé, signifie à la fois taureau et, par extension, fort, courageux. L'on

trouve également l'expression consacrée *ama-an-ki* : taureau sauvage du ciel et de la terre, où *ama* correspond à la fois à Taureau sauvage et à Seigneur. Le Taureau est, en effet, l'emblème pour ainsi dire classique de la force souveraine.

Les noms donnés parfois à des taureaux nous éclairent sur ce culte. Ainsi dans des « Lettres et contrats sous la première dynastie babylonienne », un Taureau s'appelle : *L'arme divine šarur est mon père*. Appellation révélatrice, car cette arme est dénommée d'après le verbe *šarāru* : briller, rayonner, illuminer, d'où lumière, rayonnement, éclat.

Aussi bien En-Lil, « fils hypostase d'Anu, dieu de l'atmosphère et de la tempête, est-il qualifié en certain texte d'invocation de Dieu Taureau miséricordieux », ce qui prouve que, sous ce rapport comme sous tant d'autres, le dieu n'avait pas dégénéré de son « Père ». N'avait-il pas, d'ailleurs, hérité de ce dernier la couronne de cornes, insigne du pouvoir suprême du monarque céleste, Anu ?

Ce qualificatif de Taureau implique au surplus des qualités combattantes, éminemment appropriées à un « dieu des armées ».

Il va sans dire que le grand dieu du ciel, de la tempête et de l'orage, ayant, au cours du temps, changé de nom, puisque Anu s'est de plus en plus éloigné dans son empyrée, le qualificatif *Taurin* s'est transmis à ses héritiers, totaux ou partiels.

Bēl, le Seigneur, grand dieu du ciel et de la fécondité, qui sous tant de rapports a continué les personnages d'Anu et de son « fils » En-Lil, est qualifié de « divin Taureau, lumière brillante qui éclaire l'obscurité, (Taureau) brûlant d'Anu ». Ce dieu lui-même a pour suppôt le « Taureau robuste » En-Zu, c'est-à-dire le dieu-lune, l'un des symboles lumineux du ciel. Bēl est aussi qualifié de « grande montagne », ce qui s'accorde avec l'aspect « monticole » de ces cultes célestes. Aussi bien est-il, à l'occasion, dénommé carrément *Gú* : le bovidé, comme il est dit Seigneur ou Ancien. A sa qualité de mâle céleste il doit d'être traité parfois de grand bouc, ce qui, sous le rapport générique, revient au même.

Un autre dieu taureau céleste de fécondité, Dapar, est aussi dénommé Gu(d).

L'un des plus illustres est celui d'Adad Ramman, le grand dieu fécondateur du pays d'Amurru, dieu qui se manifeste, avec l'extension amorite, de Babylone aux côtes syriennes.

Un dieu de fécondation, et donc un dieu nourricier, devient fatalement, au cours de son évolution, un dieu bienfaisant et, par suite, un être de lumière — surtout lorsque ce dieu est à la fois céleste et fulgurant. Ceci aboutit inévitablement à le confondre plus ou moins intimement avec le Soleil. C'est ce qui est arrivé à Adad-Ramman, comme à Mithra, du reste.

Le dieu Ea, dieu aqueux et, à ce titre, stimulant des forces végétales, est, pour cette même raison, dit : « Taureau sauvage du ciel et de la terre. » Il est le « sage, surabondant de force, le sage à la grande vigueur qui suscite à la vie la verdure ».

Ce qu'il faut retenir en ces attributions, c'est moins l'identité du dieu en soi que le concept général du Taureau fécondateur, qui domine le système.

La foudre, en effet, avec la pluie qui l'accompagne d'ordinaire, concourt en l'espèce à relier les idées de ciel et d'eau cosmique. Le foudre que porte le Taureau Adad sur le cylindre publié par WARD, constitue à cet égard une manifestation convaincante. Et la foudre elle-même, phénomène météorique et « volant », contribue, semble-t-il, à justifier du même coup cette étonnante figure de taureau pourvu de deux ailes de papillon sur une poterie de Syalek.

Ailleurs ce sont des êtres semi-divins, tel cet homme-taureau Eabani contre lequel Gilgamesh a engagé le combat. La représentation en figure sur nombre de cylindres. On l'a justement rapproché du Minotaure. Un monstre du même genre a été trouvé à Ur ; il date de quelque 2000 ans av. J.-C. ; il fait fonction de gardien de la Déesse-Mère.

La terre hittite est le siège d'une Confédération internationale passablement mélangée ; aussi ne faut-il pas s'étonner d'y trouver, à côté du dieu fulgurant, deux taureaux divins : Šeriš et Hurriš, « variantes » tribales du dieu de l'orage hurrite : Tešup.

En ce secteur apparaît une figuration particulièrement intéressante du Taureau divin. C'est celle dont WARD a publié plusieurs spécimens figurant sur des cylindres gravés, dans son volume « Seal cylinders of Western Asia » (1910). Il s'agit de l'autel-taureau, ou l'autel au taureau, ou encore le taureau-autel. En effet, le Taureau divin, ou plutôt sa représentation, fait ici fonction d'autel proprement dit. C'est sur son échine même, aménagée comme il convient, que flambe le feu du sacrifice et qu'est vouée l'offrande (fig. 1).

Cette représentation du Taureau en fonction d'autel nous est particulièrement précieuse. Elle répond d'abord à une conception certainement fort archaïque, confondant le dieu Vahana avec



Fig. 1

l'autel du sacrifice au dieu maître de l'animal sacré. Conception nécessairement solidaire de l'offrande du dit animal à son dieu.

Elle nous vaut, en outre, l'explication archéologique la plus naturelle de ces « cornes » d'autel, si caractéristiques, en Crète minoenne et ailleurs ; cornes que nous retrouvons, au reste, maintes fois mentionnées dans la Bible à propos de l'autel de Iaweh, ancien Taureau divin, lui aussi ! Le Taureau a disparu de l'autel-taureau, mais ses cornes sont restées ; témoignage schématisé de l'origine « architecturale » de cet autel même — phénomène classique en pareil domaine.

Ces cornes, qui constituent l'un des emblèmes théologiques et religieux de la force générique, sont, à ce titre, l'un des « raccourcis » les plus suggestifs du « Taureau sublime ». En accadien, pour dire que

l'on réduit à merci son adversaire, on a recours à l'expression *garnù bullù* ; ce qui veut dire briser sa corne ; en d'autres termes « briser sa force ».

Ces cornes d'autel sont, dans le rite, une partie essentielle. On les enduit du sang de la victime. Ce sont elles que saisit le fugitif implorant assistance.

Détail suggestif : c'est en hébreu le même mot *queren* qui désigne à la fois le sommet d'une montagne et les rayons de lumière, ou les éclairs fulgurants. Ces coïncidences ne sont peut-être pas entièrement fortuites. Leur point de départ sacerdotal explique sans doute que ce soit le même mot qui, en sémitique et en indo-européen, désigne la corne. Les grands cultes sont d'incomparables véhicules pour ces voyages de termes.

Du même coup s'éclaire la signification de ces bucrânes qui jouent un si grand rôle dans la religion de l'Égée, et de la couronne de cornes elle-même, attribut de suzeraineté d'Anu. Çiva, dieu générique de l'Inde préarienne, est dieu cornu, notamment chez les Pallavas, dans le Deccan.

Les cornes des dieux sont mentionnées également en Égypte. L'Īstar à cornes de la Genèse (XIV, 5) s'explique tout aussitôt par les puissances génériques de la déesse de la fécondité.

« La corne du Taureau procure nourriture et boisson », dira plus tard PHÉRÉCYDE (VII s. av. J.-C.). Zeus Keraios, dieu du ciel authentique, héritera de cet attribut. L'on sait que le bucrâne s'associe couramment à la bipenne fulgurante, c'est-à-dire à la hache double.

Plus au sud en terre sémitisante pullulent les cultes du « Seigneur du Ciel » Bēlos, Ba'al Šamāym, et d'Adad ; dans les cultes du Haut-Jourdain, la bête puissante et sainte s'offre à nous à de multiples exemplaires. Grande est l'importance des idoles de taureaux et de vaches dans le culte de Ba'al d'Ugarit. Ce Ba'al féconde « la génisse ».

Les veaux d'or que Jéroboam institue à Bethel et à Dan, dont l'histoire se trouve au livre I des Rois (ch. XII), peuvent être assimilés à cet ordre de cultes.

Si ce culte a emprunté deux voies différentes pour se répandre le long de la Méditerranée, l'une par l'Asie Occidentale, l'autre par l'Égypte, il n'est nullement égyptien au sens proprement indigène.

Dans la vallée du Nil le caractère sacré du bovidé se révèle dès une date très archaïque ; mais la provenance de ces vestiges est nettement visible : dans les deux origines connues nous sommes orientés vers l'océan Indien.

La civilisation des Badariens nous est connue par les cimetières de Bovidés, non sous forme de momies, mais d'amas soigneusement disposés, d'ossements des taureaux sacrés. Ailleurs il s'agit de bucrânes peints.

On a, en outre, trouvé de nombreuses amulettes prédynastiques et badariennes, formées d'une tête de taureau. La plus ancienne de celles-ci provient de Néguddah. Ces Badariens, d'après une étude anthropologique précise, étaient certainement une branche de l'humanité indoue préaryenne.

La vertu générique de la tête taurine a laissé des traces que l'on retrouve depuis l'Égypte jusqu'à l'Ibérie, le long de l'Afrique du Nord.

Une deuxième manifestation nilotique — également importée — du dieu au Taureau s'affirme dans le culte de Min.

Ce dieu, dont le symbole — flèche ou arme à deux points opposées, peut-être prototype du foudre de Jupiter — figure déjà parmi les enseignes de navires prédynastiques, est un immigré dans la vallée du Nil. Immigré fort précoce, apporté très certainement par des éléments étrangers venus du Pays de Pwnt; donc des rives de l'océan Indien, ou même des côtes du Deccan, base initiale de départ. Le trajet est marqué par des graffiti, depuis la mer Rouge par la vallée de Hammamat.

Ce dieu est couramment qualifié de Taureau dans son rituel. Son parèdre, Hathor, venue avec lui de Pwnt, est une déesse Vache.

Ce dieu au Taureau, suivant un schème qui commence à nous être familier, est un dieu de la montagne. Une antique représentation provenant de Koptos nous l'atteste. Son rôle générique s'accuse, entre

autres, par l'épithète « celui qui ouvre le nuage pluvieux », conception fort peu égyptienne, puisque ici l'eau vient à l'agriculture de la crue du Nil. Min n'en a pas moins été promu au rang de patron de la fertilité des champs. Il est le dieu du sycomore, arbre du type *ficus*, représentatif des puissances de fécondité depuis le Deccan jusqu'à l'Indonésie. Une inscription du temple d'Edfou dit : « Seigneur des bestiaux, créant leur subsistance, assurant leurs « pains » à jamais. » C'est la conception à peu près panasienique de la Mère des montagnes « dame de bêtes », à laquelle se rattache également Çiva paçupati — de même sens. Aux Indes on trouve son assimilation occasionnelle au dieu Lune.

Dieu des céréales, sa fête est celle du gonflement de l'épeautre. Il est même le Seigneur du phallus. Il a à son service des danseurs et des musiciens, des danseuses et des acrobates. Son nom n'est pas égyptien. Le dravidien *min*, *minu*, signifie briller, luire, irradier ! C'est donc la désignation du Dieu.

Min est la forme originelle d'Ammon, Seigneur du ciel et dieu du tonnerre !

Une inscription de la XI<sup>e</sup> dynastie, provenant du Wady Hammamat, indique que Min apparaissait déjà dans l'arc-en-ciel : « il fabriquait la pluie, il se manifestait, sa gloire se révélait aux humains, le Haut-Pays devenait un lac ». Des deux parts nous avons affaire à un « Zeus » ombrios, type de « Zeus » que STRABON nous dit avoir aussi été celui des Indous !

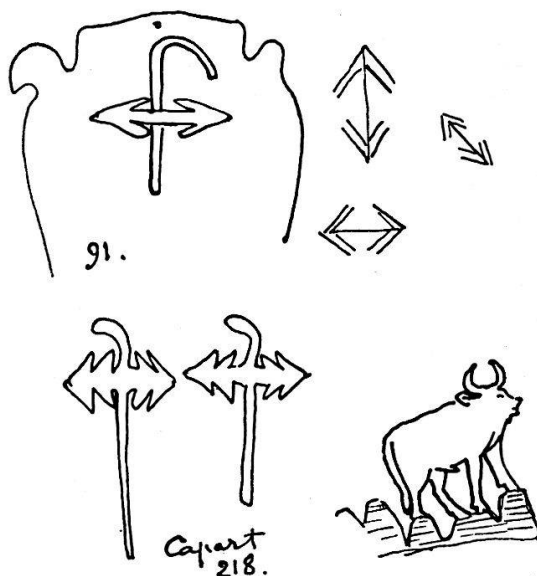


Fig. 2

Aux vertus « végétaives » et « nutritives » il doit aussi d'être le dieu des parcs aux eaux abondantes, aux grands arbres, si caractéristiques des traditions sacrées de l'Asie Occidentale et auxquels les Hébreux, à la suite des Iraniens, ont donné le nom de « paradis ». « Dieu du paradeisos. »

Dans l'entourage rituel d'Ammon nous trouvons le colombidé, le serpent, animal chthonien, familier de la Grande Déesse crétoise comme d'Artémis-Hécate-Mâ. C'est un dieu de l'enthousiasme prophétique et des oracles. Sa puissance générique s'accuse, au reste, par le bucrâne, symbole de cette signification.

Osiris est lui-même une variante immigrée en Egypte d'Attis, Adonis, Tammûz, fait qui n'est pas négligeable. De même Bakis, taureau lui aussi, est identique au Bacchos hellénique (Baki-Dionysos). Dionysos, en effet, est souvent et normalement qualifié de Taureau.

Enfin le célèbre Taureau Apis, le Hâp des Egyptiens, révééré à Memphis, s'avère le dieu taurin d'un terroir de tous temps imbibé d'influences méditerranéennes autant qu'asiatiques. Il passait, au surplus, pour être une des incarnations d'Osiris, ce qui nous ramène aux constatations précédentes. Les Hellènes l'ont mythifié sous le nom d'Epaphos.

Nous retrouvons ici — avec le sérapeum — le rite d'inhumation de taureaux que nous avons signalé ailleurs. D'autre part, l'identification du dieu Hâpi au fleuve Nil relève d'un concept théologico-agricole n'ayant pas ailleurs en Egypte d'équivalent. En Hellade, par contre, l'assimilation des fleuves à des taureaux était un héritage méditerranéen.

Il serait fastidieux de continuer pareille énumération. Ce que nous venons de dire suffit amplement pour nous renseigner sur ce culte primitif agricole et sa dispersion considérable sur l'Ancien-Monde à une date fort ancienne.

Pour les personnes qui voudraient trouver des dates et des renseignements plus précis, je ne puis mieux faire que de renvoyer à l'ouvrage intitulé : « La préhistoire du Christianisme » par Charles AUTRAN, paru chez Payot, en 1941, et dans lequel j'ai puisé à peu de chose près toute la documentation qui précède. J'ajoute comme source importante : « Mythologie zoologique ou Légendes animales », par Angelo de GUBERNATIS, 2 vol. parus à Paris, en 1874.

Quittons pour le moment ces sources écrites pour étudier deux objets fort instructifs, trouvés dans une fouille de l'énéolithique à Chypre. Il s'agit d'un cimetière préhistorique remontant à environ 2500 ans av. J.-C., situé à Vounous-Bellapaïs et fouillé par DIKAIOS de 1931 à 1932. (Cf. *Archeologia*, vol. 88, 1938.)

L'un est une scène de labour, très primitive, modelée en terre glaise, disposée sur un plateau de 41 cm de longueur. Deux paires de bœufs, attelées chacune à une charrue très primitive et suivie par un homme. A main gauche de la première paire de bœufs, deux personnages se font face, tendant entre eux une pièce d'étoffe, peut-être deux femmes

en train de vanner du grain pour les semailles. Derrière elles se trouve un animal suivi par un personnage ; sur le dos de l'animal on remarque un objet qui pourrait être une selle. Le sens de la scène est clair : une famille en train de travailler aux champs ; la charrue est du type le plus primitif.

La seconde pièce, en poterie rouge polie, est un modèle d'enclos sacré. Sa forme est celle d'une grande écuelle de 37 cm de diamètre, dont le bord de 8 cm forme l'enclos. Il est percé d'une porte surmontée d'un linteau. Contre la paroi opposée à la porte se trouvent trois figures en relief, munies de cornes, et ces figures se donnent la main ; de la jonction de ces mains pend de chaque côté un serpent. Ces personnages sont isolés par une bordure en demi-cercle du reste de l'enclos. Un personnage est agenouillé devant cet autel et lui tend les deux bras en signe de prière. Des deux côtés de l'autel des banquettes se prolongent en suivant la paroi ; des personnages y sont assis, quatre à droite, deux à gauche. Tout près de ces derniers se trouve une personne tournée du côté de la porte et qui tient un enfant sur le bras. Une autre figure la regarde. De chaque côté de la porte se trouve un enclos, contenant chacun deux taureaux. Plusieurs autres personnages se tiennent debout. Le centre de l'enclos est occupé par un groupe de six personnages en demi-cercle et ayant les bras croisés. Sur un siège surélevé, sorte de trône à montants cylindriques, est assis un personnage plus grand que les autres.

L'enclos est circulaire. Or, au début de l'âge du bronze, l'architecture civile fournit des habitations rectangulaires. Les huttes rondes sont plus anciennes, elles remontent au néolithique. Il se pourrait qu'ici, s'agissant d'architecture sacrée, le cercle soit resté traditionnel.

Il se trouve qu'en 1939 des fouilles à Kirokitia ont fait découvrir une importante maison circulaire qui nous explique le modèle en terre de Vounous-Belapaïs. Située dans le haut de l'agglomération, elle mesure 5 m de diamètre. Le sol montre des paliers à divers niveaux. Dans l'un se trouvait une sorte de trône, ainsi que d'autres sièges. Il contenait un squelette adulte, entouré de squelettes d'enfants, probablement sacrifiés. Dans les niveaux suivants les enfants sacrifiés se trouvent également avec leurs squelettes parmi les adultes. Dans le haut une tête seule, à la base d'une idole, représentant un homme. Derrière cette tête plusieurs serpents en relief avaient l'air de surmonter la coiffure. Autour de l'enclos plusieurs murs dissimulent l'entrée. Beaucoup de cornes et d'ossements d'animaux furent ramassés parmi les cendres et le charbon.

Récapitulons ce que nous venons d'observer :

- 1° Enclos circulaire dans lequel des rites spéciaux ont été célébrés.
- 2° Le trône et les autres sièges.
- 3° Les sacrifices d'enfants.
- 4° La tête de l'idole avec des serpents dans le dos.
- 5° Enclos spécial et sacrifices d'animaux.

Nous avons là un aperçu remarquable de la continuité des croyances et des rites depuis le néolithique à l'âge du bronze.

L'autel aux trois figures cornues et tenant des serpents est consacré à des divinités chtoniennes, et fertilisatrices. Le serpent, dieu de la terre et des régions souterraines, est aussi un dieu guérisseur.

Quelle est la cérémonie représentée dans le modèle de Vounous ? Est-elle funéraire ou est-ce un sacrifice en l'honneur de ces divinités représentées ? La pièce a été trouvée dans une tombe et, dès lors, on peut penser qu'il s'agit bien d'une cérémonie mortuaire en l'honneur d'un personnage qui est probablement le grand figuré sur le trône à une échelle plus grande que les autres. Peut-être s'agit-il d'une déification après la mort. Quant aux sacrifices d'enfants, ils se sont conservés jusqu'à une époque relativement récente.

Il est instructif de confronter ces modèles avec la poterie funéraire qui a été rencontrée dans les tombes de la même station. En effet, nous y voyons le Taureau représenté par des têtes ou des bucrânes, des serpents et des oiseaux ; puis, des cerfs et des biches (fig. 3).

L'oiseau est toujours en ronde bosse, c'est-à-dire tout à fait dégagé, souvent avec une coupe devant lui.

Dans la Crète minoenne, l'oiseau est une manifestation du dieu (NILSSON).

A Mycènes existe l'autel à emblèmes cornus, surmontés de deux oiseaux affrontés et les ailes déployées (voir BOSSERT et fig. 4).

Sur le taureau-autel l'oiseau prend la place du feu du sacrifice (fig. 5).

A l'âge du bronze de l'Europe Centrale et du Nord l'emploi de l'oiseau dans le décor est fréquent. Comme dans les légendes du Nord, ce

sont surtout des oiseaux d'eau : canards, oies, cygnes ; ces derniers, en particulier, jouent le premier rôle.

Dans les pays du Midi, il est parfois difficile de déceler l'espèce. Nous avons déjà parlé de la colombe ; mais ce sont surtout des oiseaux de proie. Le plus héroïque est l'aigle qui est assimilé à un messager céleste, un porteur, un guerrier même. Le faucon, l'aigle et le vautour jouent des rôles identiques. L'aigle de Jupiter est le porteur de la foudre.

Aux Indes le cheval solaire et l'oiseau solaire sont identiques. Garouda, l'oiseau de Vishnou, est lui-même le soleil ; il est, au reste, identique au Phénix qui renaît de ses cendres.

Les oiseaux jouent le rôle de devin, car ils sont omniscients.

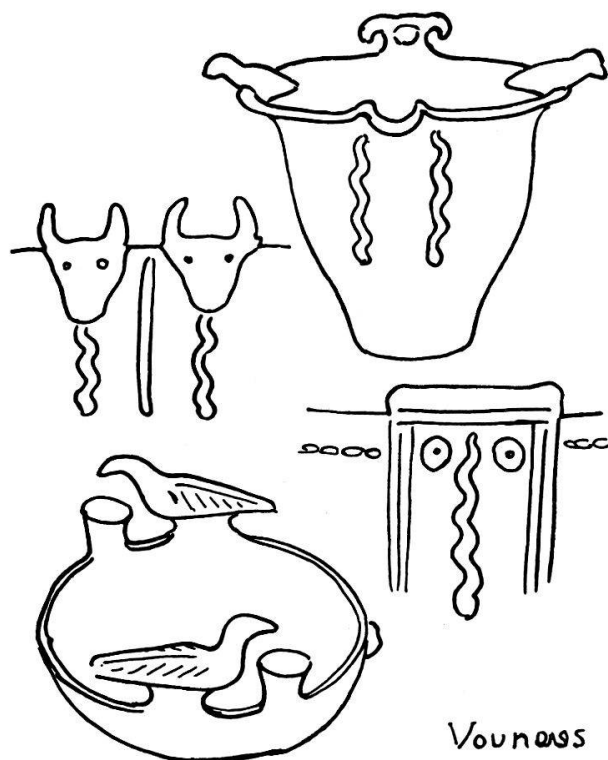
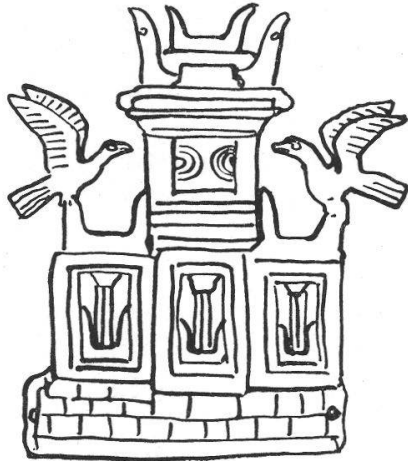


Fig. 3

Le mot sanscrit *hansa* signifie tantôt cygne, tantôt canard, ou encore oie, et même phénicoptère. Les contes russes emploient le terme oies-cygnes pour désigner les oiseaux qui emportent ou sauvent le jeune héros.

Le dieu Agni, qui est le feu, est appelé lui-même « hansa », le com-



Mycènes. autel (feuille d'or) h. 7,3<sup>cm.</sup>

Fig. 4

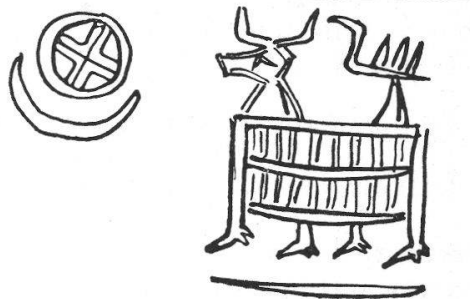
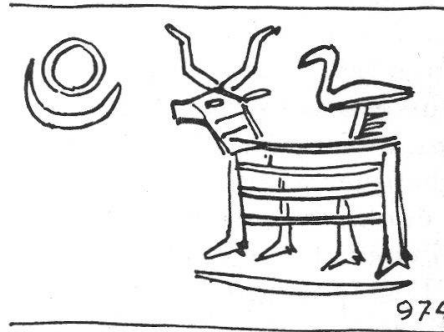
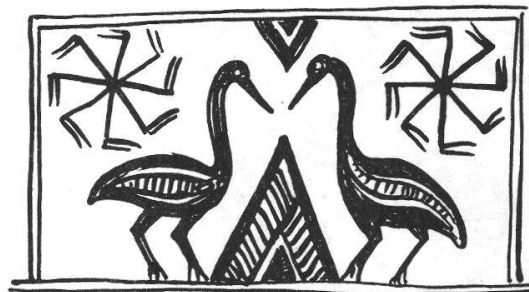


Fig. 5

pagnon des vagues ou des nuages mobiles, qui va de concert avec les eaux célestes; il est ici la foudre.

L'imagination des nations celtiques et germaniques a entouré d'un mystère solennel, d'un cycle de légendes nombreuses et fascinantes, ce mythe auquel la musique de Wagner a donné, dans *Lohengrin*, une enveloppe magique d'un charme puissant.

Les images à caractère symbolique sont instructives dans ce cas et nous allons nous adresser à elles. C'est la place de parler du « swastika », ou croix gammée, qui a fait couler des flots d'encre (fig. 6). Ne nous occupons pas des discussions, mais acceptons certains résultats qui paraissent acquis. Le swastika est un signe solaire et depuis un temps immémorial un porte-bonheur, un talisman ou un



Motif de Vase grec.



Plaque gravée. Toule indienne de la région du Mississipi.


Fig. 6

charme. Ce qui nous intéresse tout spécialement, c'est d'apprendre que sur des fusaiöles trouvées dans les fouilles de SCHLIEMANN, on constate des « swastika » dont un des bras, recourbé à gauche, est double ! Le tout représente un oiseau au vol, très sommairement indiqué. Cette même idée est très clairement exprimée sur une amulette faite d'un disque taillé dans un coquillage et provenant de la région du Mississipi, d'une époque précolombienne ! Mais ici les quatre terminaisons sont en têtes d'oiseaux. Nous retrouvons le même procédé sur un vase grec archaïque ; mais au lieu de quatre branches, il y en a huit : c'est donc un double swastika, dominant deux grands oiseaux au milieu desquels s'élève un triangle ou une pyramide (?).

Il se pourrait que l'interprétation du swastika à partir de l'oiseau soit secondaire ; s'il en était ainsi, elle démontrerait cependant l'importance de l'oiseau-solaire et de l'oiseau-tonnerre.

Il y a, en effet, l'explication suivante :

La croix représente la divinité solaire  $\oplus$ .

La spirale  (et sa version brisée par bouts droits) représente la foudre.

Le swastika serait une combinaison des deux choses (fig. 7) et, en effet, nous en trouvons des variantes diverses, corroborant cette manière



Fig. 7

de voir. En doublant la spirale nous obtenons la double spirale en S, et si nous superposons celle-ci en croix, nous créons un swastika à bras spiralés ou un tétrascèle. Or la spirale double est presque toujours accompagnée de deux petits cercles à point central, qui sont des emblèmes solaires ; il y en a quatre dans le dernier cas.

Deux mots encore au sujet du Cerf qui figure très tôt dans l'iconographie des croyances religieuses (fig. 8). N'est-il pas, parmi les animaux sauvages, l'un des plus beaux et des plus impressionnants ? N'est-il pas resté le gibier le plus noble de la vénerie jusqu'aux temps actuels ? Sa chair est appréciée, ses os sont d'une qualité telle

qu'on en fait les outils les plus solides. Ses bois, enfin, servent à toutes sortes d'emplois : on en obtient les pioches, les houes, les douilles de marteaux, les manches d'instruments les plus divers.

Le cerf représente les formes brillantes qui apparaissent subitement dans la forêt, dans le nuage ou dans la nuit ; ces formes sont donc tantôt l'éclair et les traits de la foudre, tantôt la lune dans l'obscurité de la nuit.

Le Rigveda nous montre les « Maruts » ou les vents qui produisent l'éclair et le tonnerre au sein du nuage, conduits par des antilopes.

Cependant l'antilope, la gazelle ou le cerf, au lieu de prêter secours au héros, le jettent le plus souvent dans l'embarras et l'exposent aux dangers. C'est un thème mythique que développent de nombreuses légendes indiennes.

La tradition germanique contient plusieurs légendes dans lesquelles le héros, qui chasse le cerf, trouve la mort, ou bien est entraîné en enfer. De même que la lune est un cerf ou une gazelle qui vient derrière le soleil, on imagina parfois aussi que le héros ou l'héroïne solaires se changeaient en cerf ou en biche.

De nombreuses variantes existent de la fable du cerf à la fontaine, qui est mis en pièces par les chiens qui l'atteignent dans la forêt, parce

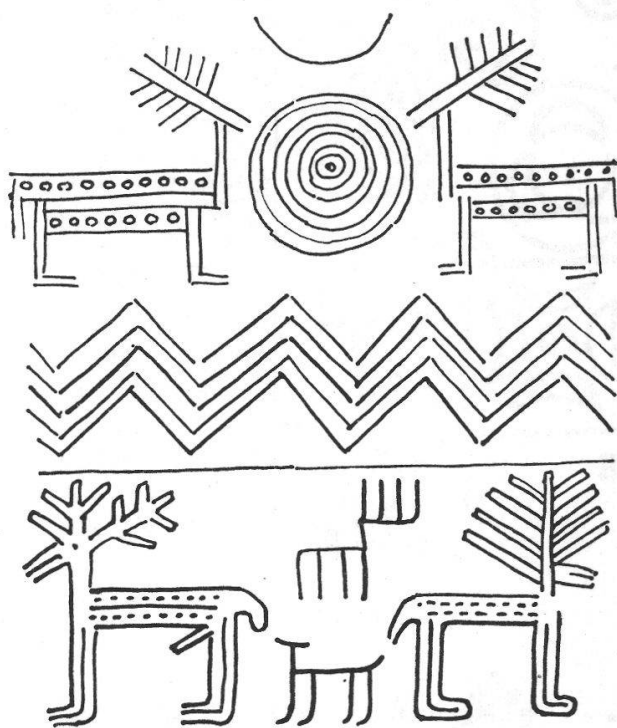
que ses cornes se sont entrelacées dans les branches des arbres ; les rayons solaires sont enveloppés dans les branches de la forêt de la nuit.

Actéon, changé en cerf, dévoré par les chiens pour avoir vu Artémis (la lune) toute nue dans son bain, est une autre version.

Le soleil et la lune sont frère et sœur ; le frère trouve la mort en voulant séduire sa sœur. Le cerf est donc tantôt lunaire, tantôt solaire.

La biche est souvent présentée comme nourricière. Plusieurs légendes du moyen âge reproduisent cette particularité d'un jeune héros abandonné dans la forêt et nourri par une chèvre ou par une biche, la même qui servira plus tard de guide au roi, père du prince qui vient chercher la princesse sa femme, qu'il avait abandonnée.

Du CANGE nous apprend que des effigies de cerfs d'argent (*cervi argentei*) étaient placées aux anciens fonts baptismaux chrétiens. Parmi les poteries chypriotes de Vounous (fig. 8), il en est de nombreuses avec des représentations de cerfs ; l'une, entre autres, représente un soleil avec de chaque côté un cerf. La bande en zigzag pourrait bien figurer de l'eau !



Poterie de Vounous.

Fig. 8

Il est grand temps que nous résumions les indications que nous venons de donner sur les religions primitives du monde ancien et particulièrement de la Méditerranée et de l'Europe.

L'idée qui domine tout le complexe est celle de Fertilité. Il s'agit par tous les moyens d'obtenir la nourriture pour que la vie puisse continuer. L'Humanité est au stade du cultivateur et d'éleveur de bétail. Le taureau, animal fort et redoutable, est en même temps celui qui permet la culture des céréales. D'autre part il y a les forces de la nature, l'astre qui brille et parfois se cache dans les nuées d'où tombe la pluie bienfaisante. Il y a la foudre et le tonnerre qui accompagnent ces phénomènes et qui représentent le feu du ciel.

Il y a donc :



Fig. 9

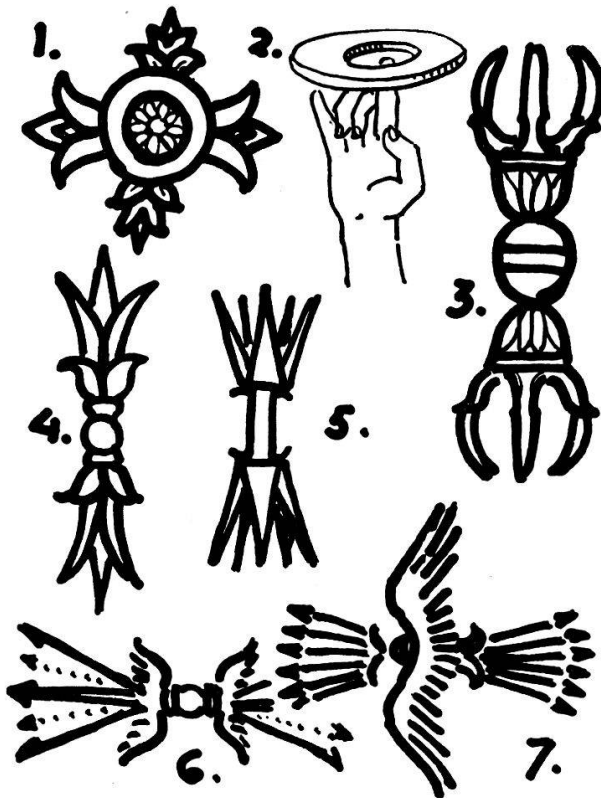


Fig. 10

Ciel	}	le <i>Dieu lumière</i> = la force = le <i>Soleil</i> qui se résume dans le <i>Taureau</i>
		le <i>Dieu tonnerre</i> = éclair = foudre = <i>Oiseau</i>
Terre	}	le <i>Dieu pluie</i> = eau = nuées = <i>Vache</i>
		le <i>Dieu du sous-sol</i> (dieu chthonien) = <i>Serpent</i>

Les deux premiers sont les dieux célestes ; les deux seconds sont les dieux terrestres.

Tout le système se résume dans la Dyade hermaphrodite Feu-Eau, que les Chinois figurent par un cercle divisé en deux parties égales par une ligne en S ; l'une rouge = feu, l'autre bleue = eau. Ce sont les armes de la Corée.

Tout cela serait fort simple ; mais en réalité cela se complique à l'infini par le fait que ces croyances voyagent et se transforment sui-



Fig. 11

vant les divinités nouvelles qui prennent les prérogatives les unes des autres. Puis, une divinité, personnifiée par un animal, s'en sépare plus ou moins et la bête n'est plus que son support, en sanscrit : son *vahana*. Elle représente, en fin de compte, l'animal qu'on lui sacrifie. D'autre part il se forme des parèdres, comme c'est

le cas pour le Taureau pour lequel ce sera la Vache.

Le serpent, divinité chtonienne, hantant le sous-sol, est générique et fertilisant ; il devient aussi le guérisseur et, plus tard, il se transforme en diable !

En conclusion, nous allons reprendre ces autels cornus dans l'ordre de leur apparition et nous constaterons leur variabilité et leurs transformations successives.

L'autel-taureau sumérien, gravé sur les cylindres de l'Asie Occidentale, nous donne probablement la version primitive ; d'abord avec la flamme s'élevant du dos de l'animal, puis avec l'oiseau aux ailes éployées, qui incarne le feu du ciel et prend la place de cette flamme. Vient ensuite l'autel aux cornes, tel celui de Jaweh, ancien Taureau divin (fig. 11). La figuration du Taureau a disparu, mais les cornes sont restées. Elles sont devenues le symbole, selon la loi de la partie pour le tout. La tête de Taureau, sculptée en pierre ou en matières plus précieuses, ou simplement sous forme de bucrâne, prend place au-dessus de l'autel.

A Knossos et à Mycènes, l'autel est une construction de pierre, surmontée de cornes schématisées, surmontées elles-mêmes soit de la colonne sacrée, ou bien de la hache bipenne (fig. 12). Le type d'autel de l'époque mycénienne se retrouve dans



h. 31<sup>cm</sup>

Mycènes

Fig. 12

les grandes îles de la Méditerranée et jusqu'en Espagne. Dans le sud de la Hongrie la station de Lengyel fournit des objets très semblables à certains « croissants » de nos stations de l'énéolithique. Ici, j'attire l'attention sur les signes gravés sur l'un de ceux-ci : deux cercles avec point central et, entre les deux, une double spirale ! Autrement dit deux signes solaires et un signe de la foudre, signes qui semblent indiquer une consécration au soleil.

Nos stations lacustres ont fourni plusieurs types de croissants. Sont-ils successifs ou sont-ce des formes propres à certaines provinces ?

Il est impossible de le dire.

Nous trouvons le croissant très développé à pointes recourbées parfois en dedans, d'autres à cornes bien formées, non recourbées en dedans ; il en est qui ont un corps allongé, rectangulaire et muni au deux bouts de cornes plus petites, mais encore bien reconnaissables. Enfin, il en existe dont les cornes sont à peine visibles et se réduisent à une dent occupant chaque extrémité.

La base est variable ; dans les vrais croissants elle est étroite, formant un pied rond. Dans ceux dont l'arête supérieure est une ligne droite, la base s'allonge tout naturellement. Il peut, mais rarement, y avoir des supports : deux pieds ronds, par exemple, ou quatre pieds, deux de

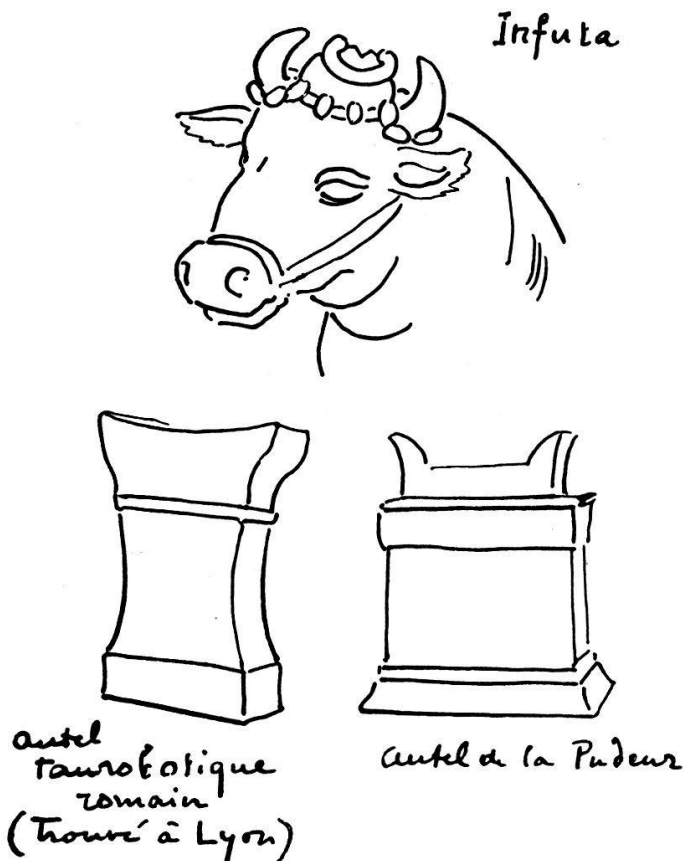


Fig. 13

chaque côté. Un détail qui semble avoir échappé jusqu'ici, bien que se rencontrant souvent, est une arête qui sort de la face antérieure, soit horizontale ou incurvée comme une guirlande qui pendrait. Parfois elle forme une sorte de tablette.

Quant au décor, nous avons indiqué au début qu'il est tout à fait différent de celui de la poterie usuelle avec laquelle ces objets n'ont rien de commun. Il y a aussi des trous qui traversent de part en part les extrémités des cornes, et des cavités assez profondes pour avoir permis d'y fixer des ornements en matières périssables.

Tous ces détails n'ont pas encore été étudiés ; ils le méritent cependant. L'un de nos croissants possède une guirlande avec de légères entailles, qui lui donne un petit air Louis XVI ! Nous trouvons dans

la représentation de sacrifices romains la tête du bœuf, ornée de l'*infula* formée de « flocons de laine attachés et unis en tresse » (fig. 13) ; cette décoration réunit les deux cornes et pend en guirlande sur le front. Nous trouvons d'autre part des autels romains qui ressemblent singulièrement à nos croissants à cornes réduites.

Si nous examinons ce que sont devenus nos croissants aux époques ultérieures, au Hallstatt qui est le début de l'âge du fer, nous constatons un processus curieux, amené peut-être par le changement du matériau qui est le métal (fig. 14). Le métal va produire des chenets en fer forgé, faits d'une barre horizontale aux bouts recourbés en haut. Pour élever cette barre au-dessus du sol, elle sera portée par deux arcs rivés. Cela suggère des pieds et les terminaisons de la barre recevront des têtes. Du taureau primitif il ne reste plus qu'un croissant représentant les deux cornes ; maintenant cette paire de cornes reçoit des pieds et le bout des cornes une nouvelle tête complète ! Pour les chenets symboliques (fig. 15) on a continué d'utiliser la terre glaise, tout en adoptant la nouvelle interprétation ! Ces procédés d'appauvrissement, puis de prolifération d'un motif, sont bien connus.

Quand nous constatons aujourd'hui encore dans nos

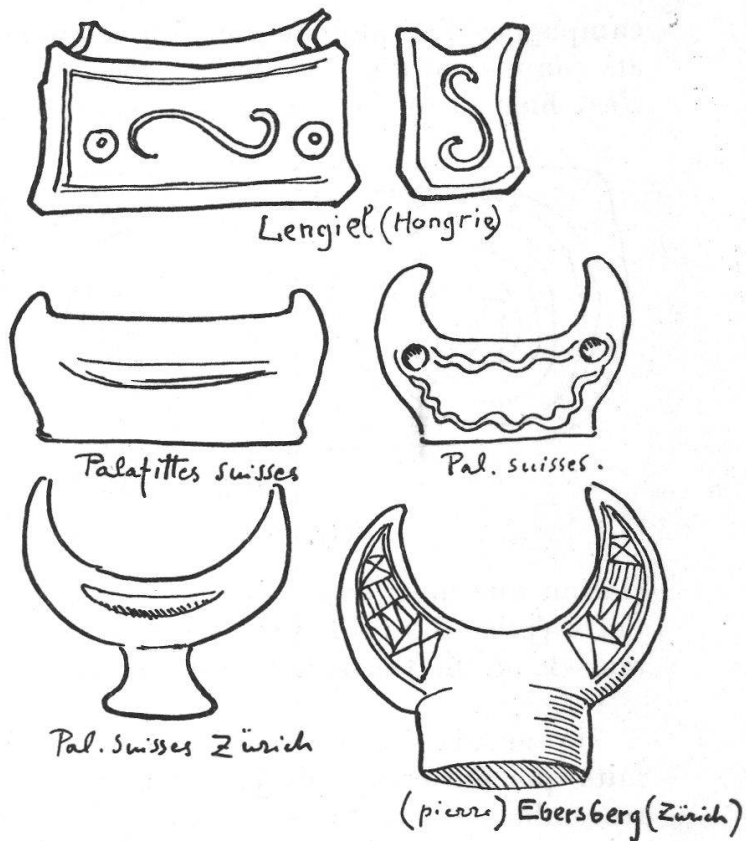


Fig. 14

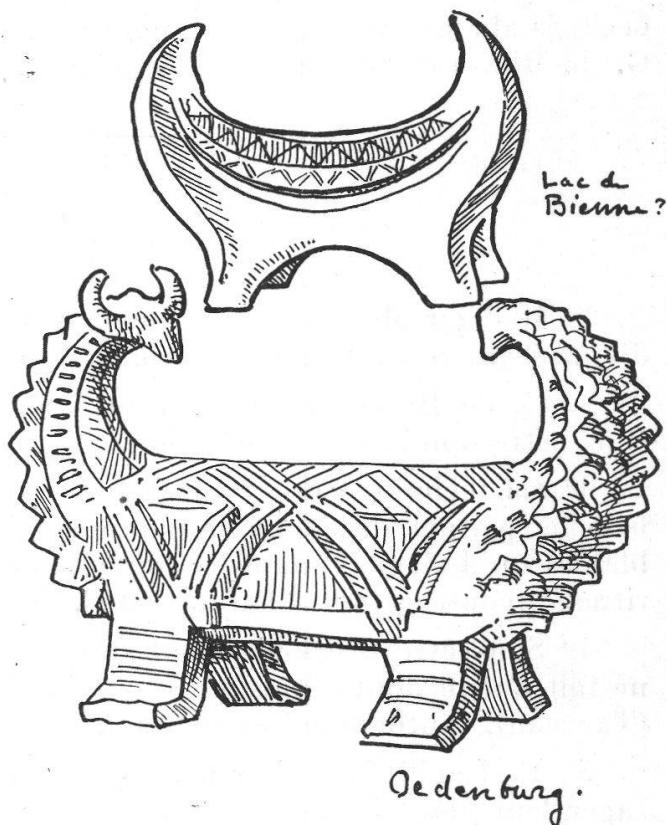


Fig. 15

campagnes l'emploi du bucrâne comme défense contre les maléfices et comme protection des étables, nous pouvons être certains que c'est bien là une survivance de ces croyances plusieurs fois millénaires.



Rüeggisberg XII. s.

Fig. 16

Dans les ruines restaurées d'une grande église clunienne, en pays bernois, entre Schwarzenbourg et Thoune (à Rüeggisberg), j'ai constaté dernièrement (fig. 16), sculptée dans la pierre, une tête de taureau dont les cornes forment un croissant ; de chacune des pointes sort un serpent qui s'enroule en spirale, asso-

ciation que nous avons constatée au début de l'énéolithique à Chypre ! Cette église date du XIII<sup>e</sup> siècle ; elle est en grande partie en ruines, mais le divin taureau fulgurant survit toujours !

Je ne sais si j'ai réussi à vous convaincre, malgré que la trame des faits que j'ai essayé de juxtaposer soit parfois bien ténue. Mon exposé ressemble à un tableau impressionniste, fait par petites touches mises les unes près des autres ; il y reste, hélas ! encore trop de vides, trop de trous qui seront peut-être un jour comblés.

En attendant, l'idée exprimée par les premiers savants qui se sont occupés de ces objets, nous paraît bien être la bonne. Parmi eux, G. de BONSTETTEN l'a formulée avec le plus de précision.

## SOMMAIRE

1<sup>o</sup> Il s'agit plus que probablement d'un objet rituel consacré à une divinité qui remonte au Taureau.

2<sup>o</sup> G. de BONSTETTEN est celui des préhistoriens qui a le premier émis cette opinion avec précision.

3<sup>o</sup> La technique de ces croissants, différente de celle de la poterie usuelle, permet de supposer par analogie (avec un cas moderne semblable) qu'il s'agit d'un objet confectionné à l'occasion d'une cérémonie rituelle (consécration d'habitation ?).

4<sup>o</sup> Sans être nécessairement des chenets, leur parenté avec le feu ne fait aucun doute, puisque les divinités cornues sont tantôt solaires (Taureau), tantôt lunaires (Vache).

5<sup>o</sup> La fragilité de la plupart de ces croissants ne permet pas d'envisager leur emploi sur un foyer servant journallement et le fait qu'ils ne sont généralement pas « cuits » exclut cette idée.